

Variations

## Variations

Revue internationale de théorie critique

16 | 2012

Tahrir is here !

---

# Errances révolutionnaires. Entretien avec H.

Sur la révolution tunisienne et sa tentative « d'exportation » à Paris, au printemps 2011

Valentine de Boisriou et Hamza Ben Yahya

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/variations/135>

DOI : [10.4000/variations.135](https://doi.org/10.4000/variations.135)

ISSN : 1968-3960

### Éditeur

Les amis de Variations

### Édition imprimée

Date de publication : 16 janvier 2012

### Référence électronique

Valentine de Boisriou et Hamza Ben Yahya, « Errances révolutionnaires. Entretien avec H. », *Variations* [En ligne], 16 | 2012, mis en ligne le 20 février 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/variations/135> ; DOI : [10.4000/variations.135](https://doi.org/10.4000/variations.135)

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Les ami•e•s de Variations

---

# Errances révolutionnaires. Entretien avec H.

Sur la révolution tunisienne et sa tentative « d'exportation » à Paris, au printemps 2011

Valentine de Boisriou et Hamza Ben Yahya

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Première publication sur [www.theoriecritique.com](http://www.theoriecritique.com), « Tahrir is here ! », 16 janvier 2012, pp. 7-13

- 1 H. Je vais parler d'abord de la révolution en général, je vais résumer ça. La révolution au bled, ça a commencé par un mec qui a brûlé, son nom c'est Bouazizi, ça a commencé à Sidi Bouzid, on a vu des manifs, puis le mec, il est mort à cause de ça. Et du coup, Ben Ali a pris la parole pour expliquer ce qui s'est passé au bled, et je sais pas quoi, il a pris la parole au peuple tunisien, et cette parole, elle était contre lui-même, il a dit « maintenant ça fait 23 ans, quelque chose comme ça, que je suis président du bled, et tout d'un coup je comprends ce que ça veut dire le bled, je comprends ce qui est en train de se passer au bled. » Et alors les gens se sont demandé « ça fait 23 ans et le mec, il comprend toujours rien », et il utilise le totalitarisme pour rester, ça se voit dans les lois tunisiennes et tout. Et du coup ils ont commencé la révolution, et j'aime bien dire que la révolution qui est arrivée au bled, c'est chaque quartier ou presque qui en a une histoire, de cette révolution-là, grâce à ces jeunes des quartiers, parce que, tu sais, chez nous, il y a une solidarité, à 100 % ou presque, entre les jeunes d'un même quartier. Et alors, ça veut dire que chaque quartier a une grande histoire de cette révolution-là, chaque quartier...

V. Tu veux dire que chaque quartier a eu une histoire de cette révolution-là ?

H. Oui.

V. Comme si ce n'était pas une révolution pour tout le pays, mais des révolutions dans chaque quartier ?

H. C'est ça. Et en général, c'est une révolution contre les lois, contre l'État, contre Ben Ali, contre la famille de Ben Ali, qui vraiment... a abusé du bled. Voilà

V. H., avant que la révolution n'arrive, tu la sentais venir ?

H. Il y a... c'est une histoire très importante, moi je le vois, il n'y a aucun Tunisien qui a rêvé un jour de faire la révolution.

V. Personne ne l'avait vue venir ?

H. Non. Jamais, jamais, c'était impossible parce que la loi de Ben Ali, vraiment, c'était un système super dur. Super, super dur, et il n'y aucune personne qui a rêvé de faire la révolution un jour. Et maintenant grâce à Dieu on sait bien que les Tunisiens sont très capables de faire une autre révolution. Et j'aimerais dire que la révolution tunisienne, comme moi je la vois, c'est une révolution de A jusqu'à B, pas de A jusqu'à Z.

V. Qu'est-ce que c'est, une révolution de A jusqu'à B ?

H. La révolution... On a fait la révolution des femmes, des jeunes, des vieux, et contre... On a eu la même mobilisation, on a eu la même chose à choisir, pour la liberté, pour, je sais pas, plein de trucs. Mais moi je vois qu'au bout d'un moment, on a oublié un truc très important, il y a des gens qui disent que l'armée est entrée contre les flics, la police normale, tu vois et le peuple... que l'armée a aidé les Tunisiens, et je crois aussi qu'un jour, fais attention sur ce point-là, parce qu'un jour, le peuple tunisien va aussi se révolter contre l'armée. Et c'est pour cela, mon idée que c'est une révolution de A jusqu'à B, et pas de A jusqu'à Z. C'est ça mon point de vue personnel, et vraiment, tu vois, c'est un point de vue, tous les Tunisiens ne pensent pas comme ça, tu peux le demander, il y a des Tunisiens qui vont te dire que non, c'est une révolution complète, c'est une révolution bien faite... Moi je le vois, qu'elle est bien faite, mais il manque plusieurs choses. Et j'aimerais dire aussi que la révolution tunisienne c'est une révolution par hasard. Il n'y a pas eu d'organisation, il n'y a pas eu de réunions, il n'y a pas de choses comme ça. Nous on ne sait pas ce que c'est... On sait ce que ça veut dire une réunion, ou non, on sait ce que ça veut dire une réunion mais on n'en a pas fait. Ça a été un truc par hasard, tout le monde ensemble, tout le monde contre la même...

V. Vous êtes descendus dans la rue et...

H. Oui. La Tunisie, elle est descendue dans la rue, elle s'est révoltée, révoltée vraiment, et... j'existe. Et j'aime exister aussi. Les gens qui vont te dire « on a fait des réunions, des machins et tout » moi je vais te le dire, c'est tous des menteurs, parce que c'est un truc qui est arrivé par hasard, voilà, c'est ça la révolution, c'est ça ce qui est arrivé au bled.

V. Est-ce que tu te rappelles de la première fois où tu es descendu dans la rue ? Où tu es allé à une manifestation ?

H. Je me rappelle très bien.

V. C'est arrivé comment ?

H. Par hasard. J'étais avec mon scooter, j'ai regardé... J'ai posé mon scooter à côté d'un café avec mes amis, on s'est dit « on va voir ce qu'il va dire le président », et c'est là qu'il a dit « oui je comprends maintenant », alors on est sortis tous ensemble, on a brûlé les poubelles, je sais pas... Pour le feu noir des poubelles, parce que tu vois... On a commencé à se révolter contre les flics, à se battre avec les flics, nous, on était en train de chercher les flics, c'était plus les flics qui nous cherchaient. C'est ça le truc qui s'est

passé au bled. Et bon... Pas seulement ça, parce que moi je suis au sud du bled, et le sud, c'est plus calme que le nord du bled, c'est la vérité, et vraiment, pour nous la révolution, c'est pas dix jours, c'est le 13 et le 14 janvier. Moi ce que je vois en général c'est que la révolution tunisienne c'est une révolution qui n'est pas finie... Bon c'est vrai, Bouazizi il a brûlé mais bon... Finalement Delanoë il a fait une place à Paris, pour dire que ce mec c'était un héros, un révolté arabe, tu vois... Mais c'est pas vrai, moi je vois pas ça comme ça, c'est pas vrai du tout.

V. Et quand est-ce que tu as eu l'idée de partir ?

H. Je te jure, par hasard. Tout arrive par hasard avec moi. Tout, par hasard. Il y a des amis qui m'ont dit qu'ils allaient partir entre le 16 et le 17 janvier, à 6 heures du matin. Il y a un ami qui a réfléchi pour moi, et qui m'a dit « bon, on va réfléchir, tac tac tac, il y a des gens qui veulent prendre un bateau pour aller à Lampedusa, je sais pas quoi, on va choisir notre vie, une autre vie, vas-y, on part... Cette vie-là, c'est le bled du cœur où je sais pas quoi... » et j'ai pas trop réfléchi. La vérité c'est que j'ai pris une décision super rapide, jusqu'à maintenant je le vois, c'est une décision super rapide. Et du coup... on est parti.

V. Tu as prévenu ta famille ?

H. Au dernier moment, je les ai appelés quand j'étais sur le bateau.

V. Et qu'est-ce qu'ils ont dit ?

H. Ils ont dit bon courage. Et tu vois, j'aimerais dire que chaque barque, et chaque bateau, ont une histoire, celle des gens qui sont dessus. Nous on appelle ça les Harragas en arabe. Bon... nous, ce qui s'est passé avec nous, c'est qu'on a passé quatre jours dans la mer, on s'est perdu dans le trajet exact de Djerba jusqu'à Lampedusa, puis on est entré en Sicile, à Pozzallo exactement, on est resté presque 6 jours dans un centre de rétention italien, dans un centre d'accueil ça s'appelle, bon moi je le vois pas comme un centre d'accueil.

V. Tu le voyais comment ?

H. Comme une prison, laisse tomber !

V. Pourquoi comme une prison ?

H. Comme une prison, autour de toi, il y a plein de flics, tu peux même pas respirer tranquille tu vois, il y a des flics partout. Je crois que si c'est un centre d'accueil il y a des gens qui t'accueillent bien, il n'y a pas les flics, on te laisse faire ce que tu veux faire... Et c'est pas vrai, ils disent « centre d'accueil » mais c'est pas un centre d'accueil c'est une prison, c'est plus une garde-à-vue qui dure tout le temps, 15 jours, n'importe quoi tu vois...

V. Et ça se passait comment là-bas, qu'est-ce qu'on vous a dit ?

H. Bon la vérité tu vois, pour mettre les points sur les i, c'est qu'ils ont dit dès le début, moi je suis arrivé le 20 ou le 21 janvier, et ils ont dit « il y a des papiers, on va demander...il faut attendre je sais pas quoi. » Alors on a fait une grève de la faim, on a fait plusieurs trucs, il y avait parmi nous des gens qui ont mangé des médicaments pour se défoncer la tête et tout... Des gens qui utilisent des lames, je sais pas pour euh... Enfin tu vois, il y a beaucoup d'histoires avec nous dans le centre de rétention. Grâce à Dieu moi je ne suis pas resté longtemps dans le centre de rétention, je suis resté sept ou huit jours, après tu vois, la fenêtre, j'ai sauté par la fenêtre avec trois amis, et on a dit « on y

va, vas-y, c'est la vie, on va aller à la France, à la liberté, les droits de l'homme, je sais pas quoi... »

V. C'était ça votre idée ? On va aller vers la liberté ?

H. Oui, la vérité, c'était vraiment ça, on disait on va vivre pour nous-mêmes, on va construire nos vies, bien...

V. Et c'est pour ça que vous avez décidé de partir de Tunisie ?

H. Chacun parmi nous avait des raisons différentes.

V. Et toi ? Qu'est-ce que c'était tes raisons ?

H. Moi j'ai pris dès le début une décision super rapide. Et ma première décision c'est... c'est lourd pour moi, vraiment, c'est à cause de ma famille, ma famille est pas mal, ils sont un peu riches, du coup dans le quartier il y a des gens qui agressent ton père, qui agressent ta mère. Alors cette décision je l'ai prise super rapide mais, je crois, j'ai eu raison, et j'ai pas eu raison. Parce que parfois je me demande à moi-même et je me dis « vas-y, laisse les gens parler, toi tu peux faire ce que tu veux dans ton bled aussi » mais bon... Maintenant ça fait un an que je suis ici et... Et ça roule.

V. Et alors l'arrivée à Paris, c'était comment ?

H. L'arrivée à Paris, personnellement, j'étais à Pozzallo, je suis allé à Catania, je me souviens bien du prix du bus, 9 euros 50 centimes, de Pozzallo jusqu'à Catania, et de Catania à Roma je me souviens bien du prix aussi, 45 euros, j'ai fait Roma-Ventimiglia, Ventimiglia-Nice-Riquier.

V. Comment est-ce que tu as passé la frontière ?

H. Dans un TGV qui est parti je crois vers 5h, 5h30 du matin. Je suis descendu à Nice-Riquier exactement, j'ai pris un autre train, et puis de la gare de Nice à Marseille. J'ai été à Marseille parce que je manquais de sous, je ne pouvais pas acheter un billet de Nice jusqu'à Paris. Et bon, la famille, ils m'ont envoyé des sous par des amis ici à Paris, parce que c'est très compliqué pour faire venir de l'argent de ton bled jusqu'à la France, vraiment c'était le stress. Et du coup je suis parti de Marseille, direction Lyon, j'ai rencontré un mec, un Algérien, il m'a trop aidé, vraiment, à faire le passage de Marseille jusqu'à Gare de Lyon, et de Gare de Lyon j'ai fait Gare de Lyon-Couronnes. C'est des souvenirs, déjà, tout ça... Après, je ne sais plus combien de temps exactement je suis resté dans les jardins, après, j'ai rencontré des gens, on a commencé une lutte ensemble, on est resté quatre mois dans la lutte ensemble, on a fait beaucoup de choses, on a fait des réunions, on a fait des manifs non autorisées, on a fait des occupations, on a ouvert des squats, on cherchait un endroit pour être tous ensemble, parce dans les jardins c'était trop dur tu vois, alors on est allé occuper un immeuble rue Simon Bolivar, un gymnase à Couronnes, et un autre squat rue Bichat. Ce squat-là, de rue Bichat, il m'a amené directement au centre de rétention, presque trente-six heures de garde-à-vue, cinq jours de centre de rétention avec mes copains, je suis passé devant un juge, il y a avait tous mes amis qui étaient là, les Tunisiens et les Français, parce que les Français qui étaient avec nous dans la lutte ils étaient solidaires, et la juge nous a libérés, on a eu un procès, nous et des Français aussi, mais tout s'est bien passé, on a été libéré. Maintenant, la vérité c'est que la lutte elle est mise à zéro. À cause de la répression, de plein de gardes-à vue, plein de rétention, pour moi et pour les amis, il y a la prison aussi pour un ami cher. C'est la vie qui tourne.

V. Et quand tu dis que c'était la lutte, tu en penses quoi ? Ça voulait dire quoi pour toi de faire des manifestations à Paris ?

H. Sérieusement, c'est un grand truc. Les gens de Paris, ils ont dit « ha ! On a trouvé des gens qui ont fait la révolution au bled, nous aussi on veut faire la révolution, alors on va mélanger les deux, on va utiliser la chaleur, je sais pas quoi, on a trouvé la révolte, nous on recherche ça, ça fait je ne sais pas combien de temps ». Mais on n'était pas prêt. On parlait pas français, jusqu'à maintenant on parle toujours pas bien, il fallait faire des traductions. Pour moi personnellement ça fait six mois tout ça, et je crois qu'en fait la lutte elle va commencer seulement maintenant. Parce que le jour où on a commencé la lutte, nous on n'avait pas besoin de la lutte, de manifester, on avait besoin de logements, de trouver comment on peut manger, de comment on peut arracher le pain, à l'arabe tu vois, et d'apprendre le français, d'apprendre comment tu parles, et pour moi ça a été mal fait, on a fait une grande erreur, nous on ne connaît pas les lois. Alors maintenant ça va. Bon parfois ça va, parfois ça va pas, mais en général ça va, on se débrouille, on connaît un peu des trucs des lois françaises, entre guillemets. Mais bon, j'aimerais dire qu'avec cette lutte-là, ce qu'on a gagné tous les deux, les Français et les Tunisiens, c'est des amitiés. Et grâce à Dieu, malgré les religions, malgré tout ça, j'ai des amis maintenant, et ça, ça m'a fait trop plaisir. Je me suis fait des amis dans la lutte et aussi en dehors de la lutte, c'est la vérité, parce qu'il y a aussi des gens que j'ai rencontrés en dehors de la lutte tu vois ? Et avec tout ça nous on se débrouille pour trouver comment on peut vivre maintenant, comment on peut manger, bien dormir, le minimum des choses, on se débrouille.

V. Tu trouves que tu as avancé depuis que tu es arrivé ?

H. Il y a des moments où j'ai avancé, et d'autres où j'ai reculé. Bon j'aime pas parler de ce truc-là parce que c'est un truc personnel, enfin non, c'est pas personnel c'est un truc de la nature de la France, les gens, la mentalité... (Silence, il gratte nerveusement la table.) Bon. C'est la vie.

V. Et par rapport aux raisons qui t'ont fait quitter la Tunisie ? Tu as gagné ou tu as perdu ?

H. J'ai gagné, et j'ai perdu. J'ai gagné des amis. J'ai gagné... le changement. Chaque jour je suis en train d'apprendre des trucs. Pas chaque jour chaque jour, mais il y a un grand nombre de choses qu'on est en train de comprendre. Et j'ai perdu, peut-être... l'amour du quartier... tu vois les amis, les amis du quartier, la familiarité... des trucs que vraiment... mais ça va, avec les amis, si tu restes tranquille, tu peux te trouver un peu à l'aise, si tu trouves vraiment des amis. C'est un truc, tu peux pas l'oublier, mais... ça va aller.

V. Et la liberté ? Tu l'as trouvée ?

H. Il y a des gens qui sont libres dans leur cœur. Il y a des gens qui sont arrivés, ils sont libres, dans leur cerveau et dans leur sang. Il y a des gens qui ne sont pas libres du tout. Il y a des gens qui sont arrivés, ils sont libres, et ici qu'est-ce que ça veut dire liberté ? Ils sont libres dans le sang. Il y a des millions, et des millions de cas de liberté, et chacun peut... je sais pas comment dire... chacun peut donner une définition de la liberté, et pour moi la liberté, c'est la liberté de Descartes. C'est un grand philosophe, il a écrit la liberté, mais nous, on ne va jamais la trouver. Mais le minimum des choses, c'est que les Français, quand même, ils sont libres. Il ne faut pas oublier ça. Ils peuvent parler, il y a les flics et tout, mais ils peuvent parler. Nous on peut pas. Je ne sais pas comment ça va être maintenant, j'espère que tout va aller bien, avec un nouveau président, avec le nouvel État, je sais pas, j'espère que le peuple tunisien va changer un peu de mentalité,

et que nous aussi on va avoir la liberté, les joies et tout. Et j'aime pas donner des conseils, mais j'ai envie de dire que la liberté ne se trouve que dans les livres et les poètes.

---

## AUTEURS

### **VALENTINE DE BOISRIOU**

Valentine de Boisriou est doctorante en cotutelle à l'Université Paris 7 et à l'Université de Buenos Aires. Sa thèse porte sur les pratiques du politique dans les collectifs d'immigrés à Paris et dans les mouvements de quartier à Buenos Aires. Elle cherche à dégager, à travers des entretiens biographiques réalisés parmi les membres de ces mouvements, la trame de l'émancipation au travers de l'action politique d'acteurs a priori peu attendus dans l'espace public. Elle est membre du programme Ecos « Espaces publics et conflictualités démocratiques » réalisé au sein de l'Université Paris 7 et de l'Université Nationale General Sarmiento, à Buenos Aires.

### **HAMZA BEN YAHYA**

Hamza Ben Yahya a été un acteur de la révolution tunisienne de janvier 2011. Acteur du mouvement des Tunisiens de Lampedusa à Paris, mai-juin 2011.